

Georg Lukács

*Ottó Korvin.*

1920

Traduction de Jean-Pierre Morbois



Dans cet article, Georg Lukács rend hommage à Ottó Korvin (1894-1919) membre du Comité central du Parti des Communistes de Hongrie, chef politique du Commissariat du peuple aux affaires intérieures de la République Hongroise des Conseils, et à ce titre chargé de la mise en œuvre de la « terreur rouge ». <sup>1</sup>

Arrêté le 7 août 1919, au lendemain de l'effondrement de celle-ci alors qu'il entreprenait l'organisation illégale du Parti Communiste, Ottó Korvin est emprisonné, torturé sauvagement, condamné à mort le 19 décembre 1919, et exécuté par pendaison le 29.

Son *journal de prison* a été publié par la revue *Europe*, Éditions Rieder, n°131 du 15 novembre 1933.



*L'exécution d'Ottó Korvin, Jenő Laszlo, et de deux de leurs camarades*

---

<sup>1</sup> « La révolution n'est pas un dîner de gala ; elle ne se fait pas comme une œuvre littéraire, un dessin ou une broderie; elle ne peut s'accomplir avec autant d'élégance, de tranquillité et de délicatesse, ou avec autant de douceur, d'amabilité, de courtoisie, de retenue et de générosité d'âme. »

Mao Tsé-toung

GEORG LUKÁCS : OTTÓ KORVIN.



Georg Lukács

Ce texte est la traduction de l'essai de Georg Lukács :  
*Ottó Korvin* (1920).

Il occupe les pages 64 à 68 du recueil *Revolution und Gegenrevolution, Politische Aufsätze II* [Révolution et Contrerévolution, Essais politiques II.] (Sammlung Luchterhand, Darmstadt & Neuwied, 1976).

Il a été publié à l'origine en hongrois sous le titre : *Korvin Ottó* dans *Proletár*, première année, du 19/08/1920, pp 19-20, revue du PCH éditée à Vienne de 1920 à 1922.

Il était jusqu'à présent inédit en français.

Toutes les notes de bas de page sont du traducteur.

## *Ottó Korvin.*

Le nom d'Ottó Korvin n'a été connu du prolétariat mondial qu'après son arrestation, après sa mort en martyr. C'est aussi compréhensible, car il n'était ni un grand tribun populaire, ni un dirigeant théoricien, pionnier de la révolution, dont l'œuvre puisse être rapidement et universellement connue. Ce n'était qu'un camarade héroïque, prêt au sacrifice, un organisateur travaillant modestement et tranquillement dans l'ombre. Le prolétariat hongrois s'est toujours douté de l'inflexibilité de son action, sans qu'il ait acquis célébrité et confiance auprès des larges masses.

L'aune à laquelle se mesure l'importance révolutionnaire du combattant d'avant-garde du prolétariat, c'est l'amour du prolétariat et la haine de la bourgeoisie. Il résulte de la nature de la lutte de classes que cet amour et cette haine croissent de pair. Mais quelle réaction s'éveille en premier en lui, et dans quelle mesure, cela dépend de la combativité de la personne. Pendant la dictature, Ottó Korvin, le silencieux, qui travaillait dans le calme, est devenu – au côté de Tibor Számueley –<sup>2</sup> le dirigeant des communistes le plus haï. Comme chef de la police politique, il surveillait infatigablement, d'un regard acéré, tous les mouvements contrerévolutionnaires de la bourgeoisie. Avec son grand talent d'organisateur, avec sa brillante intuition et son don d'imagination inépuisable, il réussissait toujours en temps utile à tout apprendre des mouvements contrerévolutionnaires. Ce

---

<sup>2</sup> Tibor Számueley (1890-1919), commissaire aux affaires militaires chargé de la répression des activités contre-révolutionnaires.

fut son mérite, pendant la dictature des conseils, d'avoir réussi à réprimer la contrerévolution. Que les mesures de prévention et de répression de la contrerévolution aient été très souvent, voire presque toujours insatisfaisantes n'a pas été de sa faute, cela est lié à ce que les sociaux-démocrates sabotaient ouvertement ou secrètement la révolution. Pour lutter contre ce sabotage, non seulement Ottó Korvin, mais aussi le PCH étaient trop faibles. La bourgeoisie a vu avec un instinct sûr qu'Ottó Korvin était un de ses adversaires les plus dangereux. Bien que tous ceux qui le connaissaient aient été hypnotisés par son humeur douce et lyrique, bien que même l'inquisition de la justice blanche n'ait jamais pu prouver de sa part ou de celle de ses équipes la moindre « atrocité », est née malgré tout la légende de haine au sujet de Korvin, au sujet du « bourreau rouge » qui fit torturer et exécuter en secret des milliers et des milliers d'innocents. Même si aucun mot de cette légende n'est vrai (de même que n'est vrai aucun mot de légendes analogues en passant de Thomas Münzer, Marat, jusqu'à Ouritski)<sup>3</sup>, Ottó Korvin, pour être honnêtes méritait cependant cette haine aveugle, furieuse, de la bourgeoisie. Il y en a eu peu parmi les révolutionnaires hongrois qui aient combattu l'ennemi commun de manière aussi inexorable et infatigable. Et en même temps que la haine de l'ennemi s'éveillait – seulement tout d'abord, naturellement, dans le groupe des combattants d'avant-garde conscients – l'amour du

---

<sup>3</sup> Thomas Münzer (1490-1525), prédicateur anabaptiste et un des chefs religieux de la guerre des paysans. Jean-Paul Marat (1743-1793), médecin, puis journaliste, notamment à *l'Ami du Peuple*, député montagnard à la Convention. Moïsseï Ouritski (1873-1918), leader bolchevik, et l'un des chefs de la *Tcheka*.

prolétariat. Malgré toutes les surprises désagréables, ils avaient un sentiment de sécurité. Nous le savions tous : Ottó Korvin veille sur nous. Nous pouvions avec une conscience tranquille combattre au front, contre les mercenaires de la bourgeoisie mondiale et nous consacrer dans le domaine du travail à la reconstruction. Nous sentions que Ottó Korvin dirigeait son regard vigilant et toujours attentif sur le travail sournois de l'ennemi. L'avant-garde de la révolution était totalement fiable : nous pouvions préparer tranquillement tous les combats, nous pouvions tranquillement profiter de chaque instant de pause.

Le Korvin alors âgé de vingt-cinq ans avait déjà un passé révolutionnaire mouvementé. Il avait été l'organisateur essentiel du mouvement antimilitariste en Hongrie pendant la guerre mondiale. Il a pris une grande part à la préparation de la grève en janvier et juillet 1918<sup>4</sup> et à ce que la trahison des dirigeants sociaux-démocrates ne réussisse pas à détourner tout simplement ces mouvements. Il prit également part à l'organisation de l'attentat manqué contre le Comte Tisza.<sup>5</sup> Dès avant la Révolution bourgeoise, en octobre 1918, il s'était efforcé d'unifier les forces révolutionnaires prolétariennes et il fut l'un des fondateurs du PCH. Dans le parti, il réalisa principalement un travail d'organisation jusqu'au moment où, le 15 février 1919, avec Béla Kun et d'autres dirigeants, il fut arrêté et ne fut libéré que lors

---

<sup>4</sup> Grèves générales contre les difficultés d'approvisionnement et réclamer la paix.

<sup>5</sup> Comte István Tisza (1861-1918), Premier ministre de Hongrie de 1903 à 1905 et de 1913 à 1917. Un des dirigeants du Parti Libéral (puis Parti du Travail). Assassiné lors de la Révolution des Asters (31/10/1918).

de la proclamation de la République des Conseils.<sup>6</sup> En tant qu'authentique organisateur, il voulait pendant la dictature consacrer ses forces à l'édification socialiste de la production. La décision du Parti le tint comme irremplaçable dans un autre domaine et lui assigna pour tâche de prendre en charge la vigilance à l'égard de la contrerévolution. En authentique révolutionnaire, il ne prit pas simplement cette tâche comme un devoir, mais il s'y adonna pleinement et il la remplit en y consacrant toutes ses forces, bien qu'il n'y ait pas aspiré et qu'elle était en contradiction profonde avec ses propres penchants. C'est dans ce poste que le Korvin, jusque-là presque inconnu, devint célèbre, lui que la bourgeoisie a haï et redouté, mais qui fut honoré et aimé par l'avant-garde du prolétariat.

Mais il fut cependant pendant la terreur blanche connu du prolétariat du monde entier. Par la terreur blanche, il est devenu pour les travailleurs hongrois le symbole de la défaite de la révolution. Après la chute du gouvernement des conseils, les dirigeants communistes durent fuir. Une résistance armée était impensable. Seuls des romantiques aveugles ont pu oublier que les masses travailleuses, égarées par les traîtres sociaux-démocrates étaient contre la dictature et du côté du gouvernement « démocratique » de Peidl,<sup>7</sup> que le combat de barricades à Budapest aurait donc été un combat contre les travailleurs. Et aucun communiste sensé ne pouvait croire que le gouvernement Peidl puisse durer au-delà de

---

<sup>6</sup> 21 mars 1919.

<sup>7</sup> Gyula Peidl (1873-1943), homme d'État hongrois, social-démocrate, premier ministre de Hongrie pendant les derniers jours de la République des Conseils, du 1<sup>er</sup> août 1919 au 6 août 1919.



quelques jours ou tout au plus une ou deux semaines. Des camarades dirigeants, il n'en restait que peu à Budapest. Ils étaient sans illusion, mais ils avaient cependant l'espoir que dans l'entretemps de la période « démocratique », il serait pourtant peut-être possible de construire une organisation clandestine, une organisation illégale pour la période de la terreur blanche. Ottó Korvin était son chef. Il savait ce qui l'attendait, il était bien conscient que la haine et la soif de vengeance de la bourgeoisie s'orienterait en premier lieu contre lui, il savait qu'au moindre déplacement, en raison de son apparence frappante, il lui était presque impossible de se cacher. Il resta cependant pour exploiter dans cette organisation les expériences du travail illégal pendant la guerre, et celles qu'il avait accumulé pendant la dictature.

Il resta, mais pour cela seulement, et c'est ainsi qu'il devint un martyr du prolétariat. Quelques jours plus tard, c'était encore sous le gouvernement Peidl, il fut arrêté par les valets de bourreau du traître Peidl. En prison, il fut pendant des mois torturé de la manière la plus inhumaine, et finalement, sur la base d'une plainte qui, même pour le « droit » de la bourgeoisie, était insignifiante, il fut condamné à mort et exécuté. La haine de la contrerévolution s'est déchaînée contre lui. Aux yeux du prolétariat, justement en raison de ses souffrances, de son endurance à supporter des tortures indescriptibles qui n'ont jamais pu lui arracher une plainte ou un mot qui aurait sali l'honneur de la révolution, il est devenu un héros chéri de la révolution. Maintenant, le prolétariat de Hongrie sait qui il a perdu en lui, et qui fut pour lui Ottó Korvin.

Il était calme, tranquille, modeste et sobre. Seuls ceux qui lui étaient personnellement proches connaissaient sa douceur et la profondeur de son esprit. Avec tous, il parlait avec une sobriété égale, amicale.

Lorsque je lui ai parlé le jour de l'entrée en fonction du gouvernement Peidl, quelques jours avant son arrestation, je me suis pour la dernière fois émerveillé de son objectivité réfléchie et tranquille. Quelques camarades qui restaient à Budapest discutèrent avec lui de ce qu'il fallait faire. Au milieu de camarades romantiquement crispés, rêvant d'aventures ou souffrant de dépressions, Korvin donna, avec une objectivité amicale ses indications en matière de planques illégales, de contacts entre eux, de service de liaison etc. Nous aussi, nous discutâmes comment nous échangerions des nouvelles, comment je transmettrai par lui, à l'imprimerie clandestine, ce que j'écrirai. Mais je n'ai reçu des nouvelles de lui qu'une seule fois. Ce rapport était, comme tout ce que disait ou écrivait Korvin, calme, objectif, clair et pertinent. C'est ainsi que l'ont caractérisé tous les camarades qui étaient ensemble avec lui en prison. Le Korvin torturé à mort fut pour ses collègues en prison une consolation et une incitation à se surpasser. Et lorsqu'il fut, ensemble avec huit camarades, condamné à mort, son exemple et ses paroles avant l'exécution furent la source de la force qui remit sur pied les quelques hésitants et désespérés, et en firent des martyrs mourant fièrement pour notre sainte cause. Il vécut et mourut comme simple héros du prolétariat. Il a mérité que le prolétariat conserve pour toujours sa mémoire parmi ses plus nobles martyrs.